

I

*Sur la recommandation d'Ibn Maïmoun,
je deviens le scribe de confiance du sultan.*

VOILÀ DES ANNÉES que je n'ai plus pensé à notre ancien chez-nous. L'incendie remonte à loin maintenant. Ma maison, ma femme, ma fille, mon petit-fils de deux ans – tous piégés à l'intérieur comme des animaux en cage. Si le sort n'en avait pas voulu autrement, j'aurais été réduit en cendres, moi aussi. Que de fois ai-je regretté de ne pas avoir partagé leur supplice !

Ce sont de tristes souvenirs. Je les refoule. Mais aujourd'hui, alors que je commence à écrire cette histoire, l'image de la pièce voûtée où tout commença reprend vigueur dans mon esprit. Les grottes de notre mémoire sont extraordinaires. Des choses longtemps oubliées y restent cachées dans des coins sombres, pour ressurgir soudain en pleine lumière. Maintenant je distingue tout, avec netteté, comme si le temps lui-même s'était suspendu.

C'était par une froide nuit de l'hiver cairote, en l'an 1181 du calendrier chrétien. Le miaulement des chats était le seul bruit qui nous parvenait de la rue. Rabbi Moussa ibn Maïmoun, un

vieil ami de la famille, dont il s'était aussi décrété le médecin, était arrivé chez moi au retour d'une visite au cadi al-Fadil, souffrant depuis plusieurs jours.

Nous avons fini de manger et, sans parler, nous buvions à petits coups notre thé à la menthe sur de gros tapis de laine multicolore, où étaient disposés des coussins recouverts de soie et de satin. Un grand brasero circulaire, rempli de charbon, rougeoyait au centre de la pièce, diffusant de douces vagues de chaleur. Allongés par terre, nous voyions au-dessus de nous les reflets du feu sur la voûte, et c'était comme si le ciel nocturne lui-même était illuminé.

Je songeais à la conversation que nous venions d'avoir. Mon ami m'avait révélé un aspect coléreux et amer de sa personnalité, ce qui m'avait à la fois rassuré et surpris. Notre saint était donc un homme comme les autres. Il ne portait son masque que devant les étrangers. Nous avions évoqué les circonstances qui l'avaient forcé à fuir al-Andalus et à entamer son long voyage de Cordoue au Caire, qui avait duré quinze ans. Il en avait passé dix dans la ville maghrébine de Fez, où tous les siens avaient dû se faire passer pour des adeptes du Prophète de l'islam. À ce souvenir, Ibn Maïmoun s'était mis en colère. C'était la tromperie qui le gênait. Les faux-semblants n'étaient pas dans sa nature.

Jamais encore je ne l'avais entendu parler ainsi. Je le voyais se métamorphoser. Ses yeux étincelaient, ses poings se serraient. Était-ce cette expérience qui avait nourri ses doutes concernant la religion, en particulier quand il s'agissait d'une religion au

pouvoir, d'une foi imposée à la pointe de l'épée ? Je rompis le silence :

« Un monde sans religion est-il possible, Ibn Maïmoun ? Les Anciens avaient de nombreux dieux. Le culte de l'un leur servait à se battre contre les partisans de l'autre. Maintenant que nous avons un dieu unique, il faut évidemment que nous nous battions à son sujet. Tout est donc devenu une guerre d'interprétation. Comment ta philosophie explique-t-elle ce phénomène ? »

La question l'amusa, mais avant qu'il ait pu répondre nous entendîmes de grands coups à la porte, et son sourire disparut.

« Tu attends quelqu'un ? »

Je fis non de la tête. Il se pencha vers le brasero pour réchauffer ses mains. Bien qu'emmitoufflés dans des couvertures de laine, nous avions froid. Je savais d'instinct que si l'on frappait à cette heure tardive, c'était pour mon ami.

« Seul le serviteur d'un puissant frappe de cette façon, soupira Ibn Maïmoun. L'état du cadi s'est peut-être aggravé et je vais devoir retourner à son chevet. »

Mon domestique Ahmad entra, portant une torche qui tremblait dans sa main. Il était suivi d'un homme de taille moyenne, aux traits communs et aux cheveux roux clair. Enveloppé dans une couverture, il marchait en boitant légèrement de la jambe droite. Un éclair de crainte passa sur le visage d'Ibn Maïmoun, qui se leva pour s'incliner devant le visiteur. Je n'avais jamais rencontré ce dernier. Ce n'était certainement pas le cadi, que je connaissais de vue.

Je me levai et m'inclinai à mon tour. Comprenant que je ne l'identifiais pas, mon visiteur sourit.

« Désolé de te déranger à une heure pareille. Le cadi m'a informé qu'Ibn Maïmoun se trouvait dans notre ville et qu'il passait la nuit dans ton illustre demeure. Je suis bien chez Isaac ibn Yakoub, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai.

« J'espère, dit l'inconnu avec une flexion du buste, que tu me pardonneras cette visite inopinée. Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion de rencontrer deux grands érudits le même jour. J'étais indécis, soupesant les avantages comparés d'un coucher de bonne heure et d'une conversation avec Ibn Maïmoun. J'ai décidé que vos mots pourraient avoir un effet plus bénéfique que le sommeil. Et me voici.

– Tout ami d'Ibn Maïmoun est le bienvenu ici. Assieds-toi, je t'en prie. Pouvons-nous t'offrir un bol de soupe ?

– Je crois qu'elle profitera à ta constitution, Commandeur des braves », dit Ibn Maïmoun d'une voix douce.

Je compris alors que j'étais en présence du sultan. J'avais devant moi Youssouf Salah al-Din en personne. Dans ma maison. Je tombai à genoux et lui touchai les pieds.

« Que ta Majesté me pardonne de ne pas l'avoir reconnue. Ton esclave implore ton indulgence. »

Il rit et me fit relever.

« Je n'aime guère les esclaves. Ils sont trop enclins à se rebeller. Mais je prendrais avec plaisir un peu de soupe. »

Sa soupe terminée, il me demanda d'où venaient les bols en terre dans lesquels on l'avait servie.

« Ne sont-ils pas en argile rouge d'Arménie ? »

J'acquiesçai avec surprise.

« Ma grand-mère avait presque les mêmes. Elle ne les sortait que pour les mariages et les enterrements. Elle me disait qu'ils venaient de son village dans les montagnes d'Arménie. »

Plus tard dans la soirée, le sultan expliqua à Ibn Maïmoun qu'il avait besoin d'un scribe digne de confiance. Il lui fallait quelqu'un à qui dicter ses mémoires. Son secrétaire, trop mêlé à des intrigues diverses et variées, n'était pas entièrement fiable. Il était tout à fait capable de déformer le sens des mots pour servir ses besoins futurs.

« Tu sais bien, mon ami, dit le sultan en regardant Ibn Maïmoun dans les yeux, qu'il est des périodes où notre vie est menacée à chaque instant du jour. Nous sommes cernés par l'ennemi. Nous n'avons le temps de penser qu'à notre survie. C'est seulement quand la paix règne qu'on peut s'offrir le luxe de s'absorber dans ses pensées.

– Comme en ce moment ? dit Ibn Maïmoun.

– Comme en ce moment, murmura le sultan. J'ai besoin d'un homme fiable, et qui n'hésitera pas à révéler la vérité quand je serai redevenu poussière.

– Je vois le genre d'homme dont a besoin ton Altesse, dit Ibn Maïmoun, mais ta demande pose un problème. Tu ne restes jamais longtemps dans la même ville. Soit le scribe